

# Festival du film juif de Montréal

## Tendances multiples

Élie Castiel

Numéro 209, septembre–octobre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2000). Festival du film juif de Montréal : tendances multiples. *Séquences*, (209), 9–9.

# Manifestations

## Festival du film juif de Montréal

### Tendances multiples

La cinquième édition du Festival du film juif de Montréal a eu lieu, comme prévu, du 11 au 18 mai dernier. Cette année, l'événement s'est démarqué par son côté hétérogène, chaque film témoignant, parfois avec vigueur, des multiples représentations de l'identité juive à travers le monde.

Déjà, **The Life and Times of Hank Greenberg** inaugurerait le festival sur un ton alerte. En effet, le documentaire d'Aviva Kempner n'est pas simplement le portrait d'un joueur de baseball, mais se veut la peinture d'une certaine Amérique et montre la lutte d'un individu qui profite de son statut social pour préserver son identité raciale. Car, pour les Juifs américains de l'époque, celle du temps de Babe Ruth et de Lou Gehrig, de l'âge d'or du base-ball, Greenberg, seul joueur d'origine israélite faisant partie des Tigers de Détroit, représentait l'espoir face au racisme rampant qui sévissait durant la dépression, puis la Deuxième Guerre mondiale. Si la mise en scène de Kempner n'apporte rien de nouveau au genre, les propos des différents intervenants demeurent d'une lucidité enrichissante.

L'an dernier, nous avons pu voir les six premiers épisodes de *Florentine*, la télésérie de Eytan Fox, sorte de *Queer as Folk* bisexuel israélien. Le festival de cette année nous proposait les six épisodes suivants. Entre la première et la deuxième partie, un monde de différence. Dans la première, en découvrant les personnages bohèmes d'un quartier privilégié de Tel-Aviv, nous entrons dans un univers singulier de l'expérience israélienne, là où laïcité et religion font bande à part. Hétérosexualité et homosexualité se mêlaient dans une sorte d'amalgame jouissif, laissant aux personnages la liberté de bouger à leur guise, ne se laissant pas guider par les codes rigides de la société. La mise en scène de Fox, alerte et souvent aventureuse, laissait présager une deuxième partie aussi captivante que colorée. Tout en préservant leur autonomie, les personnages ont grandi et cherchent une certaine sécurité affective. Pour cela, ils se doivent, par tradition peut-être, de se rallier aux règles sociales auxquelles ils ne croyaient pas auparavant (ou sans doute refusaient de croire). La mise en scène de Fox s'est adoucie, les prouesses visuelles sont devenues rares. Le cynisme, essentiel dans ce genre de film, a disparu. Les personnages sont maintenant des individus qu'on bascule à droite et à gauche, selon les circonstances.

Si Eli Cohen a été, entre autres, le grand réalisateur du puissant **Ricochets** et de l'émouvant **L'Été d'Aviya**, il semble piétiner avec *Egoz*. Conçu pour la télévision, ce drame raconte le naufrage d'une embarcation clandestine qui, au début des années soixante, devait amener un groupe de Juifs marocains en Israël. Tous périrent. Si les intentions du cinéaste étaient fort louables, il n'en demeure pas moins que la mise en scène paraît lourde et sans



Yana's Friends, d'Arik Kaplun

attrait. Le Maroc de l'époque est faussement représenté (l'auteur de ce texte en sait quelque chose, il y a vécu). Les comédiens, loin d'être convaincants, conservent leur fort accent étranger. N'y a-t-il pas d'interprètes d'origine marocaine en Israël ? Les lieux aussi sont mal choisis, sans aucun souci d'authenticité.

Au contraire, Arik Kaplun, dans **Yana's Friends**, a réussi à saisir la nouvelle âme juive russe dans le *melting-pot* israélien d'aujourd'hui. Ces exilés de l'ancien régime communiste se sont installés en Israël pour refaire leur vie. Victimes d'un manque de libertés sociales et économiques dans leur mère patrie, ces expatriés se sentent aussi étrangers que mal accueillis dans leur nouvelle terre d'accueil. Pour intégrer le corps social, ils usent de mille et une ruses, défient les systèmes, s'assimilent au mieux qu'ils peuvent et, malgré tous ces inconvénients, laissent l'amour, le seul et unique pouvoir conciliateur, intact, souverain, inépuisable. Une façon comme une autre d'envisager l'avenir avec espoir et affirmation. Tout cela, Kaplun le met en scène avec élan et conscience, poussant les limites jusqu'à leur donner une signification métaphysique.

Élie Castiel